



Figure Project - Latifa Laâbissi

**ADIEU ET MERCI**

**REVUE DE PRESSE 13/19**



## **- 2013 -**

La Terrasse	<b>P.1</b>
Ouest France	<b>P.2</b>
Scènweb	<b>P.3</b>
Les Inrockuptibles	<b>P.4</b>
Mouvement - Magazine culturel indisciplinaire	<b>P.6</b>

## **- 2014 -**

Théâtre contemporain.net	<b>P.8</b>
France culture - radio	<b>P.9</b>
CND - médiathèque numérique	<b>P.10</b>

## **- 2019 -**

France 3 Bretagne	<b>P.13</b>
-------------------	-------------

**- 2013 -**

# la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

24/10/13 - Marie Chavanieux

## DANSE - GROS PLAN

Centre Pompidou / chor. Latifa Laâbissi

### ADIEU ET MERCI

Publié le 24 octobre 2013 - N° 214

**Noir. Applaudissements. La danseuse revient sur scène et salue. Que se passe-t-il à ce moment précis ?**

*Adieu et merci* : c'est le titre, en 1942, d'un solo avec lequel Mary Wigman, figure majeure de la danse expressionniste allemande, entend tirer sa révérence. Mais qu'est-ce que « tirer sa révérence » sur scène ? Quel est cet acte – ce code – précis par lequel l'artiste, une fois la représentation finie, vient s'offrir encore à la vue, aux remerciements, aux huées parfois, pour saluer, dire « adieu et merci » ? Est-on encore dans le temps du spectacle ? Du quotidien ? Du rituel ? Quels enjeux, quels affects, quels rapports de pouvoir et de séduction investissent ce moment, très spécial, qu'est le salut ?

#### Citations et diffractions

Latifa Laâbissi, pour interroger ce code, en révéler l'étrangeté et le potentiel, fait plus que l'expérimenter elle-même : elle endosse les identités multiples des danseurs et performers qui l'ont précédée, et reproduit, réinvente, ou fictionne leurs façons de prendre congé des spectateurs. Elle se livre, à partir de ces foules de danseurs, à une reprise indéfinie d'adieux, de la révérence du ballet classique aux saluts les plus contemporains. Elle nous fait ainsi cheminer dans des codes de l'« être en scène », des présences différentes, nous invitant à goûter des rapports au public on ne peut plus variés, relevant de postures politiques et esthétiques contrastées – et nous livrant, par là même, une fascinante histoire de la danse.

Marie Chavanieux

## Adieu et merci, le temps du salut

« **Sur scène, l'instant du salut, c'est ce moment charnière entre la fiction du spectacle et ce moment où l'artiste redevient lui-même, où l'on regarde le public dans les yeux.** » Pour son nouveau solo *Adieu et merci*, la chorégraphe Latifa Laâbissi a interrogé des danseurs du ballet de Paris, des acteurs de cabaret, et s'est intéressée au salut du théâtre, de la danse, mais aussi de la musique pop. « **Chacun a un vocabulaire précis. Et pas un seul artiste dira que c'est banal. À cet instant, l'artiste reconstruit quelque chose autour de la façon dont il a envie d'être regardé.** »

Si dans le ballet classique, le salut est intégré au spectacle, répété comme une scène, hiérarchisé, avec des codes particuliers, il est dans les spectacles contemporains « **envisagé au dernier moment. On le banalise, mais on ne pourrait pas s'en passer.** »

Ce qui intéresse la chorégraphe installée à Rennes, « **c'est le sensible, le pacte implicite avec le public. Le salut, c'est un moment de vérité.** » C'est aussi un moment d'altérité où le public sort de la fiction, applaudit par convention, ou n'applaudit pas parce que c'est trop fort à ce moment...

*Adieu et merci*, c'est aussi l'adieu intime, quand on quitte quelqu'un qu'on aime, ou l'adieu à la vie, « **cet espace à fleur de peau** ».

Pour sa première création dans le cadre de *Mettre en scène*, Latifa Laâbissi a retrouvé sa complice de toujours, la scénographe Nadia Lauro. Yves Godin est à la lumière et Manuel Cousin s'occupe du son. « **Chacun a apporté, avec son vécu, son savoir-faire, sa pierre au spectacle.** » Et bien sûr, la pièce a une fin et des saluts. « **Cela a été une vraie question. Qu'est-ce que l'on fait ?** » Mais là, pas question d'en dire davantage...

Du lundi 11 au jeudi 14 novembre, au Musée de la danse, rue Saint-Melaine. Durée : 1 h.

10/11/13 - Caroline Ablain

Agenda | Danse | Paris | Rennes | Saint-Brieuc

## Adieu et merci de Latifa Laâbissi

10 NOVEMBRE 2013

LAISSER UN COMMENTAIRE



Caroline Ablain

La représentation est terminée. Les lumières se rallument. Le public commence à applaudir. La danseuse revient sur scène et salue. Que se passe-t-il à ce moment précis ? Où sommes-nous : encore dans le temps de la représentation, déjà dans l'après – à la lisière ? Et que recouvre le geste de l'interprète qui tout à la fois s'incline, remercie le public et se livre à son approbation ? Le salut constitue un rituel incontournable en même temps qu'un seuil, reflétant différentes conventions implicites de la représentation. Afin de rayonner à partir de ce code scénique, d'aborder ses zones d'étrangeté ou de drôlerie, Latifa Laâbissi endosse une figure paradoxale lui permettant d'en parcourir les strates historiques, esthétiques et subjectives : à la fois elle-même et une foule d'autres qui l'ont précédée, elle glisse

entre les identités et les registres. Au filtre de cette fin sans cesse reprise, étirée, différée, des fragments d'histoires s'enchaînent, des mémoires remontent à la surface : un jeu de variations, de diffraction des temps et des présences, « autant de fois qu'il y a de fins possibles ». « Saluer politique, saluer social, saluer pour de vrai, saluer pour de faux » : des révérences de ballet aux saluts contemporains, Latifa Laâbissi construit une minutieuse chorégraphie de traces et d'inclinations mettant le spectacle en abyme.

Mêlant les genres, réfléchissant et redéfinissant les formats, le travail de Latifa Laâbissi cherche à faire entrer sur scène un hors-champ multiple ; un paysage anthropologique où se découpent des histoires, des figures et des voix, et par où s'infiltrent les signes de l'époque. Après des pièces comme *Self-portrait* *Camouflage*, *Loredreamsongou* *Histoire par celui qui la raconte*, présentée en 2006 au Festival d'Automne à Paris, *Adieu et merci* continue à creuser dans l'inconscient de la danse afin d'en révéler les angles morts. D'après dossier de presse.

# les Inrockuptibles

19/11/13

## Latifa Laâbissi tire le rideau



(Nadia Lauro)

Délicieusement construit à la charnière entre les genres, "Adieu et merci" de Latifa Laâbissi s'avère un conte aussi sensuel que cruel, via le duo qui s'improvise entre la danseuse et son rideau de scène.

Avec pour seul partenaire un rideau de scène violet qui n'en fait qu'à sa tête, voici donc Latifa Laâbissi qui se livre à la cérémonie des adieux et des mercis. Hiératique dans sa longue robe qui se joue du ton sur ton avec l'immense plissé du tissu suspendu, la danseuse et performeuse se fait d'abord caméléon, prend des poses de statue.

Avec des allures dignes d'un Belphégor réactivé, elle semble attendre la venue de l'enfant, seul capable de la guider dans le labyrinthe de sa création. Portant la barbe taillée en pointe et les cheveux remontés en chignon, elle s'amuse de cette ambiguïté des genres en se composant une image troublante, entre le dieu ancestral, le héros guerrier et la femme à barbe, pour flirter avec l'immense draperie qui bientôt va prendre vie.

D'abord et presque imperceptiblement puis avec une étonnante furie, le rideau suit les méandres d'un rail qui très haut dans les cintres lui permet tel un serpent qui rampe de progresser vers nous pour occulter l'espace jusqu'à venir le fermer à l'avant-scène. Quel est l'enjeu de ce duel entre le serpent d'étoffe et la belle ambiguë ? Qui sortira vainqueur de ce bras de fer opposant un ange exterminateur à son démon tentateur ?

### **Serpent d'étoffe**

Au final, l'artiste réussit le tour de force de charmer l'animal. Mais au fil de cette danse des sept voiles qui s'avère toujours plus érotique à chaque nouveau passage qu'elle ouvre dans le rideau, c'est elle qui perd bientôt pied dans l'enivrant manège. La voici nue, se déhanchant en bacchanale obscène agitant ses seins et courant en tous sens tandis que nous ne savons plus, dans un étonnant renversement de la perspective, si cette cérémonie des adieux s'adresse à nous ou à cette autre audience qui demeure invisible en permanence occultée derrière le fameux rideau qui bouge.

Jeu de miroir et de transparence, critique cruelle s'amusant jusqu'au grotesque des rapports entre l'artiste et son public, *Adieu et merci* de Latifa Laâbissi est un petit bijou chorégraphique qui déploie ses charmes en distillant le plus doux des poisons via les mille et une piqûres de ses tentacules métaphoriques. Un régal aussi jubilatoire que toxique.

*Adieu et merci*, conception et interprétation Latifa Laâbissi, **festival Mettre en Scène à Rennes**, compte rendu. En tournée : du 20 au 22 novembre – **Festival d'Automne à Paris – Centre Pompidou** (Paris), le 28 novembre – **Tanzquartier (Vienne)**, le 28 janvier – **Le Vivat, scène conventionnée d'Armentières**.

# Mouvement

magazine culturel indisciplinaire

20/12/13 - Gérard Mayen



In a world full of butterflies, it takes balls to be a caterpillar... some thoughts on falling, de Robyn Orlin © Thomas Lachambre

CRITIQUES DANSE

## En finir ou pas

Latifa Laâbissi / Robyn ORLIN

Deux forts mouvements d'ouverture au Festival d'Automne : Latifa Laâbissi éclaire ce qui ne s'éteint jamais à la fin d'un spectacle, quand Robyn Orlin échappe à ses déterminants sud-africains

Par Gérard Mayen  
publié le 20 déc. 2013



C'est bien paradoxal : voici longtemps qu'on n'a pas assisté à un seul spectacle ayant recours à un rideau de scène pour s'annoncer ou se terminer. L'objet est tombé en désuétude. Or un rideau de scène se fait omniprésent pour toute la durée d'*Adieu et merci*, spectacle qui prend tout le temps d'explorer le moment si bref des saluts qui conclue une représentation scénique.

Dans cette dernière pièce de Latifa Laâbissi, l'impressionnant rideau installé par la plasticienne Nadia Lauro, ne cesse de se déplacer, tout le spectacle durant. Parcourant la cage scénique, ce voile l'habite de sinuosités qui renversent le point de vue du spectateur imaginaire depuis la coulisse ou depuis la salle, dans un bouleversement des actions et notions d'apparition et de disparition.

Ainsi, presque tout est dit du pouvoir de cette pièce, dans ce jeu qui étire sur quarante minutes la temporalité d'un bref instant, et orchestre une chorégraphie très mobile d'un objet symbolique quasi oublié, auquel on ne connaissait, en son temps, qu'une trajectoire unidirectionnelle sans aléas.

En insinuant un espace-temps malaxé, expansé, *Adieu et merci* crée une bulle imaginaire énigmatique, qui projette très au-delà de la seule anecdote des modes et des codes des saluts et exclamations de gratitude réciproque entre artistes et spectateurs. Latifa Laâbissi oscille entre ombre à peine aperçue et crudité d'une nudité grotesque, et décline, entre les deux, une collection de postures, d'images pures, de croquis, de ce qui, décidément, par la présence même enfuie d'un artiste, ne s'estompe jamais vraiment avec l'extinction des lumières.

Là, elle inscrit des motifs très travaillés par la mémoire, où les mimiques le disputent à l'insistance sur des épures gestuelles expressionnistes. Souvent elle évolue très près du rideau même, dans une robe taillée du même tissu. Ce jeu entre fond et forme, ton sur ton, matière à matière, renvoie à un registre du dépôt, du façonnage, et de la matérialité des formes, propre aux arts visuels. C'est à la lisière. C'est ce qui fait trace. Dans un perpétuel passage, tout travaille ici dans un suspens à rebours de la fausse disparition que signifie le terme mis à la manifestation d'une représentation.

Dans cette ode à la filtration des mémoires, au flottement des significations, Latifa Laâbissi a choisi de porter une barbe postiche. Il est remarquable que ce brouillage inter-genres soit très vite, très tranquillement, assimilé par le regard comme l'un des traits probables du possible, dans la vaste gamme des évocations que suggère *Adieu et merci*. Spectacle jamais fini, jamais figé en-deçà d'un devenir, jamais tranché par un rideau pourtant ici toujours présent.

*Adieu et merci* parvient à animer de perspectives à l'infini, un instant de rien, su et rebattu, conventionnel à l'extrême, qu'on avait omis de visiter vraiment.

Quoi de commun entre *Adieu et merci*, de Latifa Laâbissi, et *In a world full of butterflies, it takes balls to be a caterpillar... some thoughts on falling...*, de Robyn Orlin ?

Certes, après des pièces remarquées de Noé Soulier, Lia Rodrigues, Marcello Evelin, le fait d'abonder une programmation en danse particulièrement prospère dans cette édition 2013 du Festival d'Automne. Mais encore, cette façon de stimuler notre conviction qu'il y a au moins deux types de pièces : celles qui s'en tiennent aux règles d'un jeu connu et fixé, et celles qui nous poussent, spectateurs, vers des horizons d'ouverture, à habiter de questions neuves.

Robyn Orlin, très différemment bien entendu, réussit elle aussi cela dans *In a world full of butterflies...* Car enfin, elle n'y fait que du Robyn Orlin, tout en se renouvelant tout à fait. On aurait dû y prendre garde dès le début. A l'entrée dans la salle, les spectateurs qui le désirent sont invités à venir s'asseoir directement sur le plateau. C'est très Robyn. Mais ce sera alors pour mieux s'en faire expulser peu après. Simple pirouette loufoque, cette péripétie a tout de même quelque chose du tapis qu'on vous tire sous les pieds. Et on n'est plus le même, au moment de se réinstaller sagement dans les travées.

Ce neuf réside dans les personnalités des deux interprètes réunis par la chorégraphe. Pas un(e) des deux n'est sud-africain(e). C'est sans doute une clé. Bientôt vingt ans après la fin de l'apartheid, à quelques jours de la disparition programmée de Nelson Mandela, il fallait recevoir Robyn Orlin tout ailleurs que dans le noir et blanc, l'avant et l'après, le racisme et l'identité ; l'accompagner toute en couleurs ; tendance papillons.

Voyons-y de plus près : Elisabeth Bakambamba Tambwe est française, s'est longtemps vouée à la danse africaine telle qu'on en fait commerce dans les imaginaires post-coloniaux. Cela pour enfin s'engager dans une écriture contemporaine en recherches et retournements. Eric Languet, de son côté, traîne une tenace carrière d'artiste chorégraphique expérimental à La Réunion, contexte qui ne fut pas à tout coup favorable à sa pleine consécration.

Chacun(e) des deux alors se produit en solo, à la suite l'un de l'autre, dans deux propositions qui n'ont pas grand-chose à voir, sinon un thème très extensible de « *la chute* ». C'est toujours du Robyn : cela passe par l'image du SDF tendance farce cruelle, le statut de l'intermittence qui pourrait ne pas faire rire longtemps, la déchéance des stars, et autres épuisements de la virtuosité caricaturalement post-classique. Ce sont, bref, deux artistes d'un déchaînement de tous leurs possibles. Ils brûlent les planches en faisant valser les cendres du rattachement attendu de Robyn Orlin aux thématiques obligées de son pays d'origine.

Explosive, cette entreprise scénique ne manque pas d'entrer en collision magistrale, inquiétante et subtile, avec la pure actualité de l'inconscient engrammé des regards. Quand les images géantes font voir à l'écran en gros plan très rapproché, la peau palpitante, luisante, ainsi difforme au bout du compte, d'Elisabeth Bakambamba Tanbwe en idôle noire de la chanson, on ne peut empêcher qu'opère un lien avec ce que l'apparence d'une ministre franco-caribéenne a pu déchaîner ces derniers temps dans une part exécrable de l'opinion.

Quand le spectacle de Latifa Laâbissi est celui de ne jamais finir, le spectacle de Robyn Orlin est de ne pouvoir se limiter. Cette artiste nous en est alors apparue exceptionnellement tonique et libre -

**- 2014 -**



2014 - Yves-Noël Genod



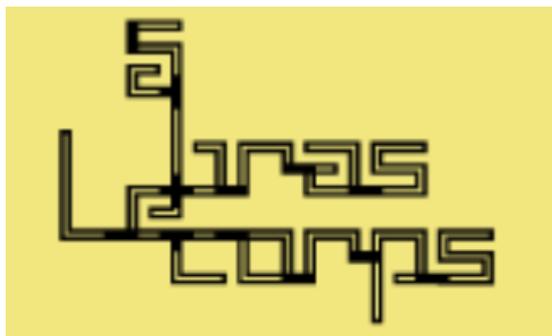
## ADIEU ET MERCI

Latifa Laâbissi (Conception)

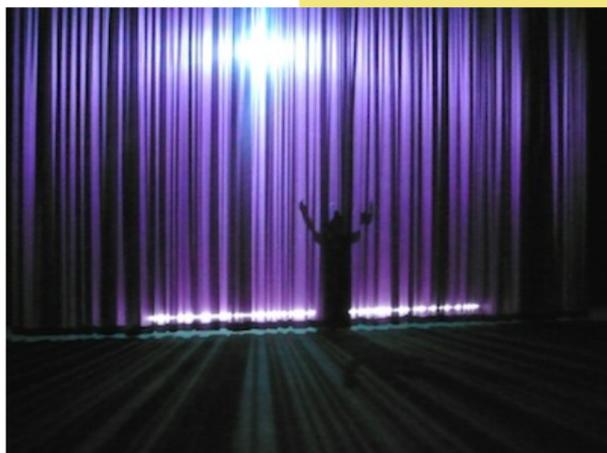
### PRÉSENTATION

Le cosmos, c'est partout, comme disait Marguerite Duras : « Ici, c'est partout et partout, c'est ici. » Il y a une convention, un objet, un spectacle, une navette spatiale. Un objet qui nous entoure (le théâtre), un objet que l'on a devant soi : soi. C'est pareil. Devant soi ou autour de soi, c'est toujours soi. Adieu et merci. Rien n'aura eu lieu que le lieu. Axel Bogousslavsky a dit récemment dans une émission de radio que la voix de Marguerite Duras — voix si particulière — laissait entendre, dans son voyage, ce qu'il y avait avant la naissance (rien) et ce qu'il y avait après la mort (rien). Que cette voix si riche en harmoniques laissait entendre ça : le cosmos de tout qu'on ne peut pas penser. Latifa Laâbissi a ce pouvoir-là, ce pouvoir de sorcière. Adieu et merci. Je suis là, mais momentanément. Vraiment momentanément. Elle danse une danse qui, pour moi, n'est pas un solo, mais un quatuor. Au moins. Elle déploie une machine de guerre en étoile de sens, efficace et cyclique pour voir ce dont il est question : cet avant et cet après dont nous sommes le passage.

Yves-Noël Genod



08/01/14 - Smaranda Olcèse - Trifan



## LATIFA LAABISSI / ADIEU ET MERCI

Mouvement du corps, mouvement des idées, mouvement des espaces se conjuguent dans la nouvelle création de Latifa Laabissi. La chorégraphe ancre sur le plateau l'insaisissable porosité des environnements physiques et imaginaires, matérialise la frontière et son perpétuel déplacement, ses transparences, sa nécessaire permissivité, signe ainsi une pièce d'une rare intensité.

La scène du Grand Studio du Centre Pompidou est parfaitement dépouillée de tout artifice. Pour seul attirail, un rideau violacé frémit

discrètement en arrière plan. L'artiste et scénographe Nadia Lauro propose une installation d'une grande intelligence plastique, à même de baliser des territoires mouvants, de circonscrire et de dégager, dans sa lente progression serpentine vers le devant de la scène, d'insoupçonnables puissances de l'imaginaire. Une extrême simplicité, une exquise économie de moyens démultiplient la force d'impact de la pièce de Latifa Laabissi qui travaille l'accumulation, la sédimentation, le flottement, la transparence et la densité, le surgissement enfin. Adieu et merci prend comme point de départ un rituel majeur du théâtre occidental, le salut. C'est l'ambiguïté même de sa place dans le dispositif spectaculaire qui intéresse la chorégraphe. Elle aime se tenir au seuil, investir les zones troubles où le statut de la fiction devient incertain, tout faire basculer de l'autre côté du miroir. A partir d'un protocole très codé dans la danse classique et assez anodin dans la danse contemporaine, à quelques exceptions près, il s'agit pour elle de déjouer un exercice de style un peu attendu, de surprendre, de nous amener ailleurs, de cristalliser du sens et de l'émotion. Entre ses mains qui se lèvent lentement, Latifa Laabissi fait exister, accueille, concentre une foule d'images et de sensations indicibles, une multitude de pièces possibles,

jouées, oubliées, à venir. La chorégraphe évoque volontiers Tatsumi Hijikata et Mary Wigman, mais surtout Kazuo Ono, lors d'une série de rappels insensée de **La Argentina** sur la scène du festival **Paris Quartier d'été**. Pourtant ce qui est ici à l'œuvre s'apparente davantage au trouble généré par l'**Objet invisible** de Giacometti, intensification d'une *présence-absence*, pouvoir latent de faire vaciller les régimes de l'apparaître et du visible. C'est justement dans l'ordre de l'apparition hantée que vient s'inscrire le corps désormais nu de la performeuse, entraîné dans une danse de chimère aux gestes larges et raides, corps condensé de possibles, hybride, violent dans sa radicale étrangeté, surgissement d'une beauté convulsive qui court-circuite toute forme de référentialité. Des fondus au noir rendent palpable la terrible énergie qui sature le plateau, précipitent le travail de la mémoire qui sédimente ces images hypnotiques.

Le rideau atteint les bords et impose dans son ondolement insidieux une nouvelle négociation de l'espace. Latifa Laabissi tient la salle de par la force de son regard, nous fait goûter à la densité de multiples registres de présence, nous attire vers les abîmes du fond du plateau. Ce moment époustoufflant se prolonge indéfiniment, sans dernier salut ni coupure, laissant le public hagard, au cœur de ce territoire ambiguë, qui se résout tout entier dans la frange où fiction et réalité se découvrent l'un à l'autre.

**Adieu et merci**, au **Centre Pompidou**, dans le cadre du **Festival d'Automne**, à Paris, les 20 - 22 novembre 2013.



03/12/14

## CONFÉRENCES

**CONFÉRENCE "ADIEU ET MERCI" LATIFA LAÂBISSI ET NADIA LAURO**

03/12/2014



Mêlant les genres, réfléchissant et redéfinissant les formats, le travail de Latifa Laâbissi fait entrer sur scène un hors-champ multiple ; un paysage anthropologique où se découpent des histoires, des figures et des voix. Nadia Lauro développe son travail dans divers contextes (danse contemporaine, architecture du paysage, mode). Elle conçoit des espaces scénarisés de nature variée (dispositifs scénographiques, costumes environnements, installations visuelles, architectures vivantes. "La rencontre aura lieu autour des enjeux de notre collaboration. En effet depuis Self portrait camouflage en 2006, nous avons élaboré différents axes de travail allant de l'œuvre chorégraphique pour un espace théâtral à des dispositifs d'avantage performatifs. Il s'agit donc déplier nos procédés de fabrication au sein de cette collaboration entre une chorégraphe et une scénographe." Latifa Laâbissi (EESAB)

En 2001, Latifa Laâbissi crée Phasmes, pièce hantée par les fantômes de Dore Hoyer, Valeska Gert et Mary Wigman et reviendra sur la danse allemande des années 20 avec La part du rite et Ecran somnambule (2012). La mise en jeu de la voix et du visage comme véhicule d'états et d'accents minoritaires devient indissociable de l'acte dansé dans Self portrait camouflage (2006), Histoire par celui qui la raconte (2008), Loredreamsong (2010) et Autoarchive (2013).

En danse contemporaine Nadia Lauro collabore notamment avec les chorégraphes Vera Mantero, Benoît Lachambre, Frans Poestra, Barbara Kraus, Latifa Laabissi et Jennifer Lacey, avec laquelle elle co-signe différents projets. Elle reçoit le prix The Bessies 2000, New York Dance and Performance. Awards pour la conception visuelle de \$Shot (Lacey / Lauro / Parkins / Cornell). En 1998, elle fonde avec l'architecte Laurence Crémel, l'association Squash Cake Bureau où elle crée des aménagements paysagers et du mobilier urbain. Elle conçoit également les installations/performances Tu montes?, As Atletas et I hear voices, dans divers lieux en Europe, au Japon et en Corée.

# CND

Centre national de la danse

03/12/14 - Médiathèque CND

## CULTURES DE L'OUBLI ET CITATION : LES DANSES D'APRÈS, II

### INTRODUCTION

Contrairement à ce que l'on peut penser, les œuvres chorégraphiques ne sont pas éphémères, tout simplement parce qu'elles peuvent être reprises et citées. Ce dossier consacré aux pratiques de citation en danse contemporaine offre un prolongement numérique au livre d'Isabelle Launay : *Cultures de l'oubli et citation, les danses d'après, II* (voir la présentation du livre sur la [page des éditions du CND](#)).

L'auteure y examine l'intérêt, visible depuis les années 1990, des danseurs et chorégraphes pour les danses du passé et leurs pratiques de reprises et de citation. Inscrites dans une histoire plus large de la modernité en danse, ces pratiques mettent en jeu des formes d'oubli et de ruptures dans la transmission pensées par des artistes comme Mary Wigman, Valeska Gert, Joséphine Baker et Rudolf Laban dès les années 1920 et 1930.

Qu'advient-il lorsque des danseurs d'aujourd'hui se saisissent d'œuvres qui n'ont pas été destinées à être transmises ? Et si l'oubli et la discontinuité étaient une chance pour la mémoire des œuvres en danse ? Émancipées des cadres de transmission légitimés et légitimants, les œuvres reviennent alors à des endroits et à travers les artistes de façon imprévisible, en travaillant alors par surprises, transferts, montages et par l'inquiétante force de la citation.

### DES COURTS-CIRCUITS FÉCONDS

#### A. LATIFA LAÂBISSI ET LA DANSE DE LA SORCIÈRE

On peut observer un court-circuit fécond et intempestif dans le fait que Latifa Laâbissi, formée en France et aux États-Unis à l'abstraction de Merce Cunningham, ait envie de reprendre la *Danse de la sorcière* (1926) de Mary Wigman alors qu'elle n'a aucun lien avec cette tradition de danse d'expression. Son projet au long cours mené entre 2001 et 2017 a connu de nombreuses déclinaisons : de *Phasmes* (2001) à *Sorcière augmentée* (2016) et *Witch Noises* (2017) en passant par *Écran somnambule* (2009 et 2012).

Dans cette entreprise, Latifa Laâbissi fait acte de désobéissance au projet de Mary Wigman, selon laquelle l'œuvre est indissociable de son interprète. Elle explore différentes modalités de réactivation (film, musique, travail scénographique, ralentissement du geste) et traverse différentes esthétiques issues des arts scéniques orientaux (butô, Opéra de Pékin, kabuki) pour proposer autant de miroitements d'une œuvre complexe qu'elle ne cherche pas à figer.

## B. L'HOMMAGE DE MARK TOMPKINS À VALESKA GERT

De la même manière, il est réjouissant de voir revenir l'œuvre de la cabarettiste allemande Valeska Gert par l'intermédiaire de Mark Tompkins, comédien-chorégraphe venu des États-Unis et installé en France. Il lui consacre un hommage en 1998 dans sa pièce *Icons* dans laquelle il opère un montage de différents éléments propres à l'univers de Gert : ambiance de cabaret, grimaces copiant les photos de Gert en scène ou dans ses films, personnages – boxeur, maquerelle, prostituée, enfant...

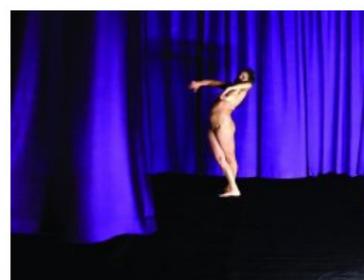
Mais Tompkins entrelace aussi son propre imaginaire et ses propres références à son hommage : reprise d'une chanson interprétée par Fred Astaire, cornes rouges du diable, évocation de Charlie Chaplin... Le travail de la citation de Valeska Gert est donc brouillé, fuyant le risque d'une illustration didactique. Tompkins crée ainsi un espace fictionnel où le motif gertien est associé à des éléments culturels issus de la dynamique d'une mémoire involontaire.

## C. LA DANSE TORDUE DE LATIFA LAÂBISSI

Latifa Laâbissi éprouve aussi le besoin de convoquer l'héritage des « danses tordues » au moment même où elle problématise la question des minorités et la violence de la mémoire coloniale dans le champ de la danse contemporaine. Dans *Adieu et merci*, elle se livre en effet à une « danse sauvage », comme saisie de secousses sur une chanson rock de Bob Dylan reprise par Patti Smith. Elle retrouve les désarticulations associées à cette musique mais aussi les dissociations du corps et les grimaces de Joséphine Baker. S'opère alors une généalogie souterraine entre les gestes des « nègres » et ceux des « folles », les « danseuses épileptiques » du début du XXe siècle, enfermées à l'hôpital parisien de la Salpêtrière. Car les danses afro-américaines en France ont aussi été accueillies comme relevant de la pathologie et de l'épilepsie « gestuelle ». Ainsi, à travers cette séquence, Latifa Laâbissi prend à bras le corps une histoire culturelle refoulée par l'histoire de la modernité en danse.



Joséphine Baker dans « Plantation », 1927. Photogrammes issus de *La Revue des revues* de Joe Francis. Collection Lobster Films



Latifa Laâbissi dans *Adieu et merci*. Photos de Nadia Lauro

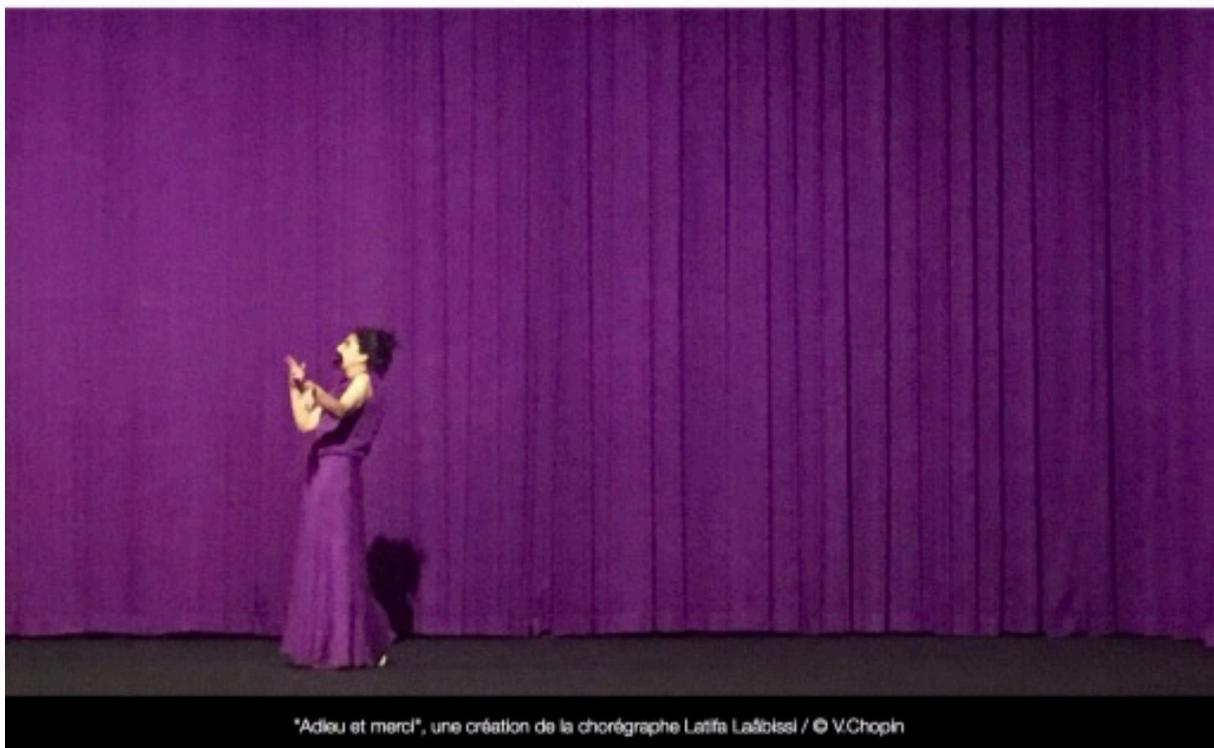
**- 2019 -**



31/01/19 - Valérie Chopin

📍 / BRETAGNE / ILLE-ET-VILAINE / RENNES

## Rennes : le festival Agitato bouscule une nouvelle fois les frontières de la danse



"Adieu et merci", une création de la chorégraphe Latifa Laâbissi / © V.Chopin



C'est un festival qui porte bien son nom ! Depuis 2006, le festival de danse "Agitato" propose au public de s'agiter, mais aussi de découvrir des créations qui osent... À l'image de son spectacle d'ouverture : "Adieu et merci" de Latifa Laâbissi.

---

Par Valérie Chopin

Publié le 31/01/2019 à 08:29

Mis à jour le 01/02/2019 à 16:45

**"Plongez dans la création contemporaine..."** Telle est l'invitation que Charles-Edouard Fichet, le directeur du Triangle, lance à l'occasion de cette nouvelle édition d'**Agitato**. Depuis 2006, ce festival rennais de danse incite les spectateurs à ouvrir l'oeil, à danser si le cœur leur en dit, et les chorégraphes à oser.

D'habitude programmé en juin, le rendez-vous vient cette année se loger en janvier : **"Au cœur de la saison, afin d'offrir une meilleure visibilité aux artistes et à leurs créations"** justifie le directeur de la salle installée dans le quartier du Blosne à Rennes.

## De l'art de saluer son public

Le premier spectacle de cette nouvelle édition, c'est une des créations de la chorégraphe **Latifa Laâbissi** : **"Adieu et merci"**. Une pièce sur le salut. **"Ce moment important, et un peu stressant"** reconnaît la Rennaise, durant lequel l'artiste voit pour la première et peut-être dernière fois son public manifester -ou pas- son enthousiasme.

**"J'ai lu beaucoup de biographies de danseurs. Tous parlent du salut. Pour certains c'est un moment de communion, pour d'autres une vérification"**, explique la chorégraphe qui se met littéralement à nu dans ce spectacle. Si sa robe parfois se fond dans le rideau, parfois aussi elle tombe, mais toujours sa barbe reste en place. **"Cette barbe, c'est pour que le public puisse voir homme et femme dans mon personnage. C'est ma façon de brouiller les pistes pour qu'on puisse y voir tous les fantômes possibles."**

Danseurs d'opéra, mais aussi butô japonais, artistes de cabaret mais aussi stars du rock n' roll, Latifa Laâbissi a beaucoup observé : **"Certains courent, d'autres marchent, les traditions et façons de saluer sont très variées, propres à chacun. Certains font des révérences alors qu'au Japon par exemple, la salut peut être très mal vu, comme si l'artiste venait quémander, chercher l'assentiment du public."**

## Duo avec le rideau

Applaudissements, bouquet de fleurs... plusieurs éléments sont associés à ce moment crucial du salut. La scénographe Nadia Lauro s'est tout particulièrement attaquée au rideau qu'elle a voulu mobile **"pour qu'il colle aux basques de la performeuse"**. Parfois derrière, parfois devant, ce grand tissu forme un duo avec la danseuse : **"C'est clairement un partenaire, de danse, de jeu, parfois dans la violence !"** confirme Nadia Lauro.

Tantôt épais et lourd comme du velours, tantôt léger et transparent comme un voile, le rideau joue un rôle déterminant. Tout en restant assis à sa place, le spectateur découvre par moment l'envers du décor, grâce aux lumières astucieusement pointées sur ce tissu en mouvement. Que se passe-t-il en coulisses, quand les lumières sur scène s'éteignent ? Le public perçoit l'artiste, ressent son stress, sa solitude, son impatience... Il se pose aussi la question de son rôle à lui spectateur, de son attitude envers le "performeur".

**"Adieu et merci"** de Latifa Laâbissi - compagnie Figure Project, sur la scène du **Triangle** mardi 29 janvier 2019.